

L'hébreu parlé et l'hébreu écrit

Une seule langue ?

par Yossi COHEN

Avec la renaissance de l'hébreu parlé, à la fin du XIX^{ème} siècle, trois questions importantes se sont posées aux nouveaux hébraïsants et qui appelaient de réponses immédiates, sans lesquelles il aurait été impossible de réunir tous les locuteurs autour d'une seule et unique langue, à savoir :

1. Quelle serait la grammaire de cet hébreu vivant qui commence à naître ? Serait-elle la grammaire biblique, mishnique ou autre ?
2. Quelle serait la prononciation que la langue parlée adoptera ? Serait-ce la prononciation ashkénaze, sépharade, yéménite, polonaise, lithuanienne ou autre, parmi les nombreuses prononciations qui étaient pratiquées par les différentes communautés juives en Eretz Israël et surtout à Jérusalem.
3. Quelle est l'orthographe adéquate qui correspondra le mieux à la langue qui renaît oralement ?
Le système vocalique des points-voyelles ou le defectif, celui qui est démuné de ces signes diacritiques, ou encore le système vocalique dit plein, c'est à dire, celui qui emploie les matres lectionis (lettres-mères qui servent à la lecture) à la place des points-voyelles ?

Sur les deux premières questions s'est immédiatement établi un consensus presque total :

La grammaire qui sous-tendra l'hébreu parlé sera essentiellement celle de la Bible, complétée, là où c'est nécessaire, par celle de la Mishna.

Quant à la prononciation, celle des Sépharades conviendra le plus à l'hébreu vivant car, elle possédait des nuances phonétiques que les autres prononciations n'avaient pas.

Elle serait plus proche de la prononciation originale, supposait-on, et donc la plus représentative et authentique de l'hébreu ancien. Dans la prononciation ashkénaze, par contre, on ne distinguait plus les sons gutturaux et pharyngaux et certaines vocalisations, ainsi que certaines consonnes, se confondaient entre elles et étaient mal articulées. D'autre part, aux yeux des pères fondateurs de l'hébreu parlé, qui étaient en majorité des Juifs ashkénazes originaires de Russie ou de Pologne, comme David Yellin, Eliezer ben-Yéhoua et Menahem Ussishkin, la prononciation ashkénaze rappelait l'exil et la diaspora, alors que la prononciation sépharade symbolisait la renaissance du Peuple juif et son retour à Sion, sa patrie ancestrale en Orient.

L'adoption de la prononciation sépharade

Avant même l'arrivée des premiers pionniers sionistes, la prononciation sépharade s'était imposée dans la communication intercommunautaire du Yishouv (habitants juifs) en Eretz-Israël. L'hébreu était la seule langue grâce à laquelle des personnes très hétérogènes dans leur langage, pouvait se communiquer entre elles dans la vie de tous les jours. Il était alors plus facile d'adopter ce parler qui s'était établi depuis

longtemps et d'une manière naturelle.

Déjà en 1885, le huitième Congrès des Enseignants en Eretz-Israël avait adopté une décision en faveur de la prononciation sépharade. En 1907, une circulaire avait été envoyée à tous les enseignants du pays leur enjoignant d' «éduquer les élèves à articuler correctement les vocalisations et les consonnes selon la prononciation sépharade. »

En 1913, le Comité de la langue hébraïque, avait décidé une fois encore, et d'une manière définitive, que «la prononciation sépharade est la prononciation officielle de l'hébreu parlé en Israël. » Cette prononciation était celle qui était pratiquée à Jérusalem.

Il n'est pas de doute que ces décisions répétées ont grandement contribué à réunir tous les nouveaux hébraïsants autour d'une seule et unique langue parlée. Ceci, à un moment si important de l'histoire de l'hébreu, qui devient, à nouveau, langue vivante, langue de communication orale, après mille six cents ans de léthargie.

Il est fort probable que l'accent sépharade était déjà pratiqué à l'époque du Deuxième Temple, à Babylone et en Israël, puisque la traduction grecque de la Bible, la Septante, effectuée aux environs du IIIème siècle avant J.-C., l'atteste en plusieurs endroits. On y retrouve, par exemple, les noms Abraham, Babel, Adam, et non pas Obrohom, Bobel, Odom, selon l'accent ashkénaze.

Le Talmud le confirme également, car on y lit «pédagogue et apotropos », selon la prononciation sépharade du «o», et non pas «pédaguegue ou apetrepes », comme les auraient prononcés les ashkénazes.

Cependant, malgré l'évidence de l'emploi de la prononciation sépharade dans l'Antiquité hébraïque, certains militants sionistes, se sont opposés à la restaurer dans l'hébreu moderne comme, par exemple, Zéev Jabotinsky.

Selon Jabotinsky (1), nos ancêtres n'ont pas parlé dans cet accent sépharade-orientale. Il y avait en Canaan des populations aryennes-nordiques, venues d'Europe et d'Anatolie, qui se sont intégrées dans Juda et Israël. Dans le sang de l'Hébreu, se sont distillés des aspirations et des goûts des peuples du Nord et d'Occident. Il faut donc chercher la prononciation de notre peuple non pas dans l'accent oriental mais, plutôt dans les langues européennes, comme le grec et le latin. Selon Jabotinsky, il faut appliquer à l'hébreu une phonologie et des goûts esthétiques, qui s'approchent de ceux des langues européennes, car nous sommes européens et notre goût est européen, comme celui de Rubinstein, Mendelsohn et Bizet. En outre, avertit Jabotinski, «il faut prendre garde à la prononciation ashkénaze-yiddishisante, car elle n'est qu'un jargon juif galoutique. »

En adoptant la prononciation sépharade-orientale, dès le début de la renaissance de l'hébreu parlé, les ashkénazes, majoritaires et influents à cette époque, l'ont «ashkénazisé ». Ils n'ont adopté que les sons qui ressemblaient à ceux de leur langue d'origine, supprimant tous les phonèmes qu'ils ne pouvaient pas articuler, c'est à dire, les sons gutturaux, typiquement sémitiques orientaux.

A l'époque, on estimait le contraire, que se sont les Ashkénazes qui se sont «sépharadisés».

En effet, on constate que ce phénomène de suppression des sons gutturaux existait déjà avant l'époque du Talmud. Certaines lettres commençaient à disparaître au grand dam des linguistiques puristes de cette époque.

Dans le Talmud (IV-Vème siècle), on rapporte (2), que Rabbi Yéhoua ha-Nassi, rédacteur de la Mishna (IIème siècle), s'est moqué d'un de ses disciples, Rabbi Hiyya,

et l'appelait Rabbi 'Iyya, car il ne savait pas distinguer les lettres gutturales. Un passage dans le Talmud de Jérusalem (3), dit qu'il ne faut pas permettre de lire la Tora à des personnes qui ne différencient pas ces lettres.

(1) Jabotinsky Zéev, **La prononciation hébraïque**, Tel-Aviv, 1930. (en hébreu)

(2) Talmud Bavli, Mo'ed qatan 16b et Meguila 24b.

(3) Talmud de Jérusalem, Berakhot 4, 4. Voir aussi Talmud Bavli, Berakhot 32a ; 'Erouvin. 53b. Voir aussi I. Kahlé, **Massoreten des Westen**, I, 74.

La prononciation sépharade aujourd'hui

Aujourd'hui encore, de nombreux locuteurs hébraïques ne font pas la distinction entre les lettres gutturales et les prononcent mal en les confondant principalement avec la lettre Aleph.

D'autres lettres sont également confondues et aucune différence n'est faite, par exemple, entre le Tet et le Tav, le Vet et le Vav, le Qof et le Kaf. On ne distingue plus certaines lettres lorsqu'elles sont munies de point (explosives) et quand elles apparaissent sans point (fricatives vélaïres) comme le Guimel, Dalet et Tav. Ce phénomène apparaît déjà dans le temps ancien. Une survivance de la prononciation de ces consonnes se trouve chez certaines communautés juives orientales qui la conserve surtout dans la prière.

L'Israélien moyen ne prononce correctement aujourd'hui que dix neuf phonèmes, sur un total de vingt six lettres hébraïques initialement différentes (sans les finales), Cette simplification, ou cette réduction des phonèmes, fait perdre à l'hébreu parlé sa richesse et sa variété phonologique. Est-ce pour cela que la prononciation sépharade a été si facilement et rapidement adoptée ?

Certains linguistes pensent (4) qu'il faut accepter cette situation de fait et que toutes les nuances qui n'ont pas été adoptées dans l'hébreu parlé actuellement doivent être considérées comme caduques. Ils disent que même si ces nuances existaient à l'époque biblique et dans d'autres temps, nous devons les écarter car elles n'ont pas eu de prise «ni dans les bouches ni dans les oreilles d'aujourd'hui, et nous n'avons plus besoin d'elles. Il faudra aussi les écarter de l'écrit ».

C'est ainsi seulement, avancent-ils, que la renaissance de l'hébreu parlé sera achevée.

L'hébreu tel qu'il est adopté par les locuteurs hébraïques, deviendra alors la vraie langue vernaculaire des habitants israéliens qui vivent dans leur pays.

Cette idée, qui paraît logique, est répandue dans de larges couches de la société israélienne, dans les institutions nationales, les écoles etc. mais il faut la repousser, car elle se fonde sur un argument erroné et cherche la facilité.

En effet, si cet hébreu s'établit d'une manière définitive, nous allons avoir un écart important entre le phonème et le graphème, c'est à dire, entre la langue orale et la langue écrite qui vont s'éloigner de plus en plus l'une de l'autre et former deux langues différentes, comme ce fut le cas en arabe entre l'arabe littéraire et l'arabe dialectal.

Le renouvellement de la langue parlée en hébreu constitue une rénovation récente qui se poursuit et qui n'est pas encore arrivée à son terme. De dizaines de milliers d'immigrants arrivent chaque année en Israël et la plupart d'entre eux, adoptent une langue dont les sons ne leur sont pas familiers. De nombreux phonèmes, surtout les pharyngaux et gutturaux, n'existent pas dans leur langue d'origine, et ils ont souvent, des difficultés à les prononcer correctement. Aussi, ni dans les écoles ni dans les différentes institutions scolaires, comme les Oulpanim, on ne dispense une éducation

phonétique qui prépare les nouveaux, comme les anciens locuteurs hébreux, à prononcer correctement les lettres. Un tel entraînement s'impose aujourd'hui de plus en plus pour enrayer les lacunes et restaurer les sons perdus. Car, on ne peut pas continuer à ignorer les lettres dont les sons sont déformés voire même supprimés, ceci parcequ'ils sont indispensables pour la compréhension du mot et de sa structure étymologique. En outre, la signification du mot dépend de la prononciation exacte de toutes ses lettres. Il est difficile d'identifier un mot à la seule écoute de ses phonèmes si ceux-ci ne sont pas bien articulés. La ressemblance des sons crée de nombreuses homonymies qui entraînent des confusions et de multiples interprétations, alors qu'une bonne prononciation rend le langage parlé clair, univoque, compréhensible et déchiffrable immédiatement.

Il est donc important que celui qui apprend à parler l'hébreu adopte dès le début la prononciation correcte de tous les phonèmes qui existent en hébreu et surtout les gutturaux.

(4) Voir Atar Moshé, **L'hébreu- langue vivante**, éd. Frydman, Israël 1989, pp. 98-99. (en hébreu)

A suivre...